



Photo : archives Burton LeDoux

BURTON LEDOUX : HISTOIRE D'UN LANCEUR D'ALERTE OUBLIÉ

En mars 1948, Relations faisait paraître « La silicose, de Saint-Rémi-d'Amherst à l'Ungava », un dossier explosif qui mettait en cause la négligence criminelle de grands intérêts miniers et financiers en matière d'hygiène industrielle, de même que le laxisme de l'État. L'histoire de ce qu'on a appelé « l'affaire silicose » est bien documentée¹, et un documentaire de Bruno Carrière intitulé 1948, L'affaire silicose : l'histoire d'une injustice, est revenu braquer les projecteurs sur elle en 2022. Mais celle de Burton LeDoux, l'auteur du dossier de 22 pages qui a ébranlé la société canadienne-française de l'époque, elle, est moins connue. Soixante-quinze ans plus tard, nous avons voulu rappeler la mémoire de ce grand oublié, qui est pourtant un des pionniers du journalisme d'enquête au Québec.

...

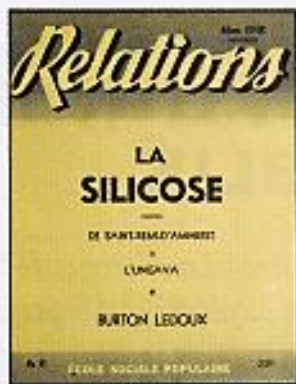
Jules Nadeau

L'auteur, journaliste, a collaboré à la production du documentaire 1948, L'affaire silicose : l'histoire d'une injustice (Films Cinétrie, 2022)

Burton LeDoux fut un remarquable journaliste d'enquête. Homme de conviction droit dans ses bottes, cet humaniste ne tolérait pas l'injustice sociale et ne s'est certainement pas enrichi avec ses reportages dénonçant les abus du grand capital.

Ses articles d'une grande rigueur dans *Relations*, puis dans *Le Devoir*, ont fait éclater au grand jour les scandales de la silicose (1948) et de l'amiantose (1949), deux maladies industrielles qui faisaient des ravages à l'époque. Dévoilant la rapacité des compagnies minières, ils ont joué un rôle important dans le déclenchement de la grève de l'amiante, en 1949, moment charnière dans l'histoire du Québec moderne. Pourtant, le journaliste franco-américain mourra dans la solitude et demeure à ce jour pratiquement oublié de tous, même dans le milieu journalistique. Un retour sur sa vie s'impose donc, alors que de nouvelles archives nous permettent d'en apprendre un peu plus sur lui et sur le prix très élevé qu'il a dû payer pour sa liberté de parole et son courage.

Burton LeDoux avait deux motivations profondes. D'abord, la défense des Canadiens français, groupe auquel il se référerait au « nous » bien que n'ayant jamais vécu au Canada, puis la lutte contre les cartels et les maladies industrielles. C'est cependant assez tard qu'il arrivera au journalisme.



Couverture du numéro de *Relations*, « La silicose », mars 1948.

Une vocation tardive

Né le 21 août 1893 à New Bedford (Massachusetts) de parents originaires de la région de Saint-Hyacinthe (Hector Ledoux et Mélanie Bouley), Burton LeDoux entamera d'abord une carrière militaire. Il est recruté par l'aviation américaine durant la Première Guerre mondiale, après avoir suivi un cours de pilotage à l'aviation Curtiss. Il sera stationné en France de 1917 à 1919, où il poursuivra son entraînement à l'École d'aviation militaire de Tours. Assigné au Service de la guerre chimique, il complètera une formation à l'« École des gaz » des Forces expéditionnaires américaines. Après la fin des hostilités, le vétéran se lancera en affaires à Boston, pour finalement retourner sur le vieux continent en tant que représentant de marques américaines.

Ce n'est que dans les années 1930 qu'il opérera un changement de carrière et se tournera vers les sciences sociales et le journalisme. Sa première épouse, Helen Mears, elle-même autrice et journaliste, y fut-elle pour quelque chose? Quoi qu'il en soit, il est aussi mû par une passion qu'il se découvre pour ses origines canadiennes-françaises. Fils d'immigrants, il parlait le français avec difficulté, dit-on, mais le lisait avec aisance et s'intéressait de près à l'histoire et à l'actualité du Canada français. Il fit ses premières armes dans deux revues catholiques de tendance progressiste. Dans *Commonweal*, LeDoux prend la défense des grévistes de l'Aluminum Company à Arvida, en 1941. Aucun autre reporter avant lui n'avait osé signer un tel réquisitoire contre les bas salaires et les mauvaises conditions de travail. Puis, dans la *Virginia Quarterly Review* de l'Université de Virginie, il prend nettement position contre le fascisme et l'antisémitisme tout en défendant le Canada français, que les médias américains dépeignaient à l'époque comme étant enclin à soutenir les pays fascistes.

Le rédacteur en chef adjoint du *Devoir* et directeur de la revue *L'Action nationale*, André Laurendeau, sera impressionné par son érudition. Bien que basé à New York,

LeDoux « connaissait l'histoire du Canada français, bien mieux que la plupart des gens cultivés de chez nous », écrivait-il en 1949. Après une collaboration à *L'Action nationale*, il entamera une riche collaboration avec *Relations*. Entre 1941 et 1948, il signera 19 textes dans la revue, en particulier sur ses sujets de prédilection qu'étaient la lutte contre les cartels et les maladies industrielles. L'influence de sa seconde épouse est à souligner à cet égard : Margaret Murray était en effet une médecin renommée longtemps associée à l'Université Columbia, qui a bénéficié de subventions substantielles pour ses recherches sur le cancer. Elle a sûrement aidé son mari dans sa compréhension des maladies industrielles, alors bien connues aux États-Unis.

Une première bombe : « L'affaire silicose »

Lorsque le père Jean-d'Auteuil Richard, directeur de *Relations*, est informé du problème de la silicose par un fonctionnaire du ministère de la Santé, en 1948, il se tourne vers LeDoux pour enquêter sur le sujet. Il ne sera pas déçu.

En mars 1948, son article-dossier de 22 pages, « La silicose - De Saint-Rémi-d'Amherst à l'Ungava », décrit les ravages causés par la poussière de silice sur la santé des travailleurs de la mine de Saint-Rémi-d'Amherst et de toute la population de l'endroit. Celui-ci souligne entre autres la négligence criminelle de l'entreprise — la Canada China Clay & Silica — et le honteux procès des veuves des silicosés qui ne réussissent pas à obtenir la moindre indemnité de la part de la compagnie.

L'impact du numéro spécial de *Relations* est sans précédent. L'essentiel des faits est repris dans presque tous les médias francophones et même au Canada anglais. Ce numéro écorche vivement les propriétaires de la mine, contrôlés par le groupe Timmins, qui fait partie d'un consortium à qui le gouvernement Duplessis vient de céder à vil prix les vastes gisements de fer de l'Ungava. Un développement qui « menace de multiplier les ravages de [la silicose], avec son cortège de ruines physiques, sociales et morales », écrit Jean-d'Auteuil Richard dans l'éditorial du numéro.

De peur que l'affaire ne compromette ces projets miniers à quelques mois des élections provinciales, le premier ministre Maurice Duplessis manifeste sa colère auprès des autorités ecclésiastiques qui, à leur tour, exercent des pressions sur les jésuites pour qu'ils fassent marche arrière. La revue accepte d'abord d'accorder un droit de réplique aux propriétaires de la mine, et publie leur « mise au point » dans son numéro de mai. Mais cette réponse est jugée insuffisante par les Timmins, qui accentuent les pressions et les menaces de poursuites.

Le 24 mai survient un fait intrigant à ne pas passer sous silence : au moment où Burton LeDoux préparait à son tour sa réplique aux démentis de l'entreprise, il est frappé par une voiture à l'angle des rues Sainte-Catherine et Guy à Montréal. Après une nuit « horrible » à l'Hôpital général, le blessé est soigné à l'Hôtel-Dieu pendant deux semaines. Accident ou attentat ? Le doute persistera longtemps dans l'esprit de ses proches.

Quoi qu'il en soit, sa réplique incisive ne sera jamais publiée⁴. Pire, cédant aux pressions, le Supérieur provincial des jésuites décidera de désavouer les propos de Burton LeDoux et de Jean-d'Auteuil Richard et de faire paraître une humiliante « rectification » dans le numéro de juillet 1948. Jean-d'Auteuil Richard sera évincé et envoyé à Sudbury, et une équipe nettement plus conservatrice sera nommée à la barre de la revue.

Avant la fin de l'année, les propriétaires de la mine en font complètement détruire toutes les installations, faisant disparaître toute preuve incriminante contre eux et admettant ainsi tacitement leur négligence criminelle.

Une deuxième bombe : l'amiantose et la grève de l'amiante

Après son congé de l'hôpital montréalais, il a suffi de cinq mois pour que LeDoux, toujours en croisade, reprenne l'offensive. Les pages de *Relations* lui étant désormais interdites, c'est au journal *Le Devoir* qu'il poursuivra son travail d'enquête, cette fois sur l'amiantose, dans le village d'East Broughton dans les Cantons-de-l'Est.

La seconde bombe de l'infatigable enquêteur éclate le 12 janvier 1949. *Le Devoir* publie à la une ce qu'il appelle un « poignant document » justement intitulé « Un village de trois mille âmes étouffé dans la poussière ». Tenant sur cinq pages, le rapport d'enquête est parfaitement structuré et redoutablement concret. La description de l'usine d'East Broughton explique bien son triste surnom d'« abattoir humain ». Des cas précis d'ouvriers morts ou rendus gravement malades par la poussière d'amiante et la négligence de la compagnie (la Quebec Asbestos Corp., contrôlée par des intérêts américains) sont cités. Fort de ses nombreuses observations sur place, Burton LeDoux est catégorique dans ses affirmations : « l'amiantose est incurable, mais évitable », répète-t-il.

Dénonçant les combines qui permettent aux véritables propriétaires de la mine de se décharger de leurs responsabilités, LeDoux trace un parallèle entre cette affaire et « l'affaire silicose » et rappelle l'accueil hostile réservé à son récent article dans *Relations*. Il dénonce également l'irresponsabilité du gouvernement du Québec. L'ajout des photos de Maurice Duplessis et de l'avocat-conseil Hugh O'Donnell (au service des Timmins) ne laisse aucun doute sur les personnes incriminées.

Les faits concernant les mineurs mourant de maladies pulmonaires sont si accablants que ce qu'on appellera la « grève de l'amiante » éclate le mois suivant et s'étend d'East Broughton à Thetford Mines et Asbestos. En mai, après une autre concertation avec les dirigeants du *Devoir*, incluant cette fois Jean Marchand, LeDoux assiste à un rassemblement de grévistes à Thetford Mines, qu'il qualifiera d'« expérience remarquable ». Mais son inquiétude persiste : « Je vis dans la peur quotidienne que la grève soit réglée sur la base d'un compromis », écrit-il dans son journal. En douce, il fera acheminer aux grévistes 500 dollars provenant de l'American Federation of Labor.

Mais, on le sait, ce conflit de travail sera durement réprimé et Duplessis réussira à casser les courants progressistes en pleine effervescence à l'époque, notamment au sein de diverses institutions catholiques. Démonisé par le gouvernement et par les autorités religieuses conservatrices, Burton LeDoux verra ensuite les portes de tous les médias canadiens français se fermer devant lui. Brisé et amer, il se retranchera dans ses terres américaines. Lui qui, par

Les faits concernant les mineurs mourant de maladies pulmonaires sont si accablants que ce qu'on appellera la « grève de l'amiante » éclate le mois suivant.

passion pour le Canada français et sa culture, avait voulu se mêler de ses luttes et de ses débats, finira par être bien mal récompensé pour ses efforts.

De nouvelles archives

On sait peu de choses sur ce qu'est devenu LeDoux après ces deux épisodes tumultueux, le principal intéressé n'ayant jamais accordé d'entrevues et n'ayant plus rien publié par la suite, encore moins une autobiographie. Or, en octobre dernier, une importante trouvaille a ravivé l'espoir d'en apprendre davantage sur lui. Des centaines de pages d'archives appartenant à notre lanceur d'alerte ont été découvertes par Betty Rinehardt⁵, une cousine par alliance, dans la demeure patrimoniale des Murray, à Mathews, en Virginie. Un vieux meuble caché a fait apparaître de nouvelles parties de son journal intime, de nombreuses lettres, un *scrapbook* et même un carnet d'adresses (où figure le nom de Michel Chartrand). De quoi revenir sur sa vie active et détailler sa vie cachée.

Comme le laissait déjà entrevoir sa correspondance avec les pères Richard et Cousineau, un long purgatoire commence pour Burton LeDoux au début des années 1950. Déjà *persona non grata* au Canada, il sera dans la mire des autorités américaines, comme de nombreux autres esprits contestataires, pendant l'ère McCarthy. Il se verra même confisquer son passeport, ce qui mettra définitivement fin à ses voyages au nord du 45^e parallèle.

En juillet 1955, véritable « révolution dans son mode de vie », du cœur de Manhattan, il se réfugie dans la maison des Murray en Virginie. Physiquement, il s'y trouve en sécurité, mais se plaint de sa solitude dans ce « vacuum ». Il s'adonne au travail manuel de « paysan ». Margaret voyage beaucoup pour ses recherches; lui ne perd pas d'intérêt pour les siennes, mais les médias canadiens lui sont fermés et il peine dans ce qu'il appelle un « brouillard de pessimisme et de cynisme ».

Au début de l'hiver, il avoue sa « déception face à la vie » dans une lettre adressée au père Richard, alors en poste à Port-au-Prince. « Je reconnais que psychologiquement, j'ai été déstabilisé depuis la déconfiture de l'affaire de la silicose-amiantose. Je trouve presque impossible de contrôler ma rancœur et ma colère d'avoir été écarté si complètement », écrit-il.

En 1967, le retraité subit un AVC qui le fragilise grandement. Pour lui montrer que ses vieux alliés de Montréal ne l'ont pas laissé tomber, le jésuite Jacques Cousineau va le reconforter. Le cofondateur de *Relations* est cérémonieusement reçu par le couple Murray-LeDoux. En 1975, l'octogénaire en est réduit à écrire en lettres carrées, d'une main d'enfant. Bien que contrarié, le patient alors en fauteuil roulant doit

souvent changer de résidence, et ce, jusqu'à son arrivée au Sanders Nursing Home à Gloucester (Virginie), où il meurt en 1979 à l'âge de 86 ans. Marquée d'une simple pierre au ras du sol, sa dépouille repose dans le petit cimetière champêtre de Mathews, réunie pour toujours avec celle de Margaret.

Poursuivre les recherches

Le travail de Burton LeDoux a eu un retentissement certain sur l'histoire du Québec moderne. « L'affaire silicose » et la grève de l'amiante qui en découlent sont deux moments décisifs qui annoncent, à certains égards, la Révolution tranquille. Il faut donc espérer que les nouvelles archives découvertes à Mathews relanceront l'intérêt des chercheurs et chercheuses pour ce personnage fascinant et trop longtemps éclipsé de notre histoire, car sa biographie reste à compléter. Des questions lancinantes demeurent : sa tête a-t-elle vraiment été mise à prix, comme le soupçonnaient ses proches, après son accident de mai 1948? Que lui reprochait-on exactement à l'époque du maccarthysme? Le FBI possède-t-il un dossier sur lui? Et que peuvent nous révéler les archives des personnes qu'il a connues et avec qui il a correspondu?

Chose certaine, les descendants des victimes de Saint-Rémi-d'Amherst vouent énormément d'admiration au lanceur d'alerte de New Bedford. Nous avons pu le constater lors des projections du documentaire de Bruno Carrière, l'an dernier; un film à voir pour compléter ces lignes. La reconnaissance des gens de cette municipalité des Laurentides se manifestera d'ailleurs dans la création d'un centre d'interprétation qui doit ouvrir ses portes au printemps 2023. ■

1— Voir en particulier l'ouvrage de Suzanne Clavette (dir.), *L'affaire silicose, par deux fondateurs de Relations*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, qui a traité de façon exhaustive du problème de la silicose et compilé beaucoup de renseignements sur Burton LeDoux.

2— Après leur installation aux États-Unis, sans explication, l'orthographe du patronyme Ledoux a été changé pour LeDoux.

3— Voir son article consacré à Burton LeDoux dans *L'Action nationale*, mars-avril 1948, p. 183-184.

4— Elle peut être lue dans le livre de Suzanne Clavette, *op. cit.*

5— L'arrière-grand-père de Betty Rinehardt et le père de Margaret Murray étaient deux frères de la famille Murray.